

touristique ou même patrimonial : un tombeau inachevé d'un faible intérêt esthétique d'un côté, d'insignifiants graffitis gravés sur les rochers du désert de l'autre. Mais il arrive que certaines questions résistent à des dizaines d'années d'opérations de fouille spécialisée. C'est le cas à Pétra où, notamment, une interrogation persistait : quand et comment ce site perdu au milieu de montagnes inhospitalières est-il devenu la capitale d'un peuple de marchands raffinés ? Comment le campement précaire des premières tribus nabatéennes s'est-il

transformé en une véritable ville ? Comment, en d'autres termes, s'est produite la sédentarisation des Nabatéens ? Ces dernières années, cette question a ainsi fait l'objet d'une attention particulière et de fouilles de plus grande envergure, nécessitant l'intervention d'équipes interdisciplinaires qui interviennent de concert dans leurs spécialités respectives.

Les fouilles archéologiques menées à Pétra depuis 1929 ont porté principalement sur les vestiges les plus visibles et les plus monumentaux, qui datent des périodes

■ LES AUTEURS



Laïla NEHMÉ est directrice de recherche du CNRS au sein de l'UMR 8167 Orient & Méditerranée, à Ivry-sur-Seine. Michel MOUTON est directeur du Centre français d'archéologie et de sciences sociales, à Djeddah en Arabie saoudite.

Quand un tombeau inachevé révèle son histoire

A Hégra, un tombeau rupestre inachevé et peu élégant, le tombeau IGN 101 (ci-dessous), est particulièrement riche d'enseignements sur la façon dont les Nabatéens construisaient non seulement leurs monuments rupestres, creusés dans la pierre, mais aussi leurs bâtiments faits d'assemblages de pierres.

Avant le début du chantier, la paroi rocheuse naturelle ressemblait certainement au massif de grès qui occupe le tiers droit du cliché : un grès alvéolé que traversent des joints de stratification horizontaux et que des remontées salines du sol ont érodé à sa base. Il est clair que les tailleurs de pierre ont tenu compte, au départ, de la qualité des bancs de grès, parfaitement visibles à la surface du massif, de manière à placer les éléments les plus moulurés de la façade dans des strates de grès sain.

D'après Jean-Claude Bessac, spécialiste de la taille de la pierre, ils ont été surpris par la présence de grandes et petites fissures verticales qui ont nécessité de faire tomber un grand pan de rocher, resté ensuite à l'état naturel puisqu'il n'y a aucune trace d'outil dans la moitié inférieure du monument. Fort mécontent du résultat, le commanditaire, un riche nabatéen qui avait sans doute payé cher l'emplacement où il devait faire tailler son tombeau, a exigé que la chambre funéraire destinée à recevoir les

inhumations des membres de sa famille soit creusée quand même (on n'en distingue que la porte). Bien maigre consolation, même si on peut imaginer qu'il a obtenu un rabais important de la part du maître d'œuvre.

Ce tombeau inachevé permet deux autres observations intéressantes. En dessous des demi-merlons à degrés est taillée une grande moulure concave dite gorge égyptienne. Le creusement de cette gorge a

été réalisé, au pic, par deux tailleurs de pierre travaillant de part et d'autre de la façade. On peut cependant voir, au centre de la gorge (cercle), que son creusement est resté inachevé, ce qui montre que les deux tailleurs de pierre ne se sont jamais rejoints au milieu.

En dessous de la gorge inachevée, on distingue des tranchées dites de havage (flèches), qui séparent des blocs prêts à être extraits exactement comme dans une carrière traditionnelle, où les blocs sont détachés à l'aide de coins (en fer chez les Nabatéens) enfoncés à la masse. La présence de ces tranchées montre que les chantiers rupestres fonctionnaient en partie comme des carrières et qu'ils servaient à

produire des blocs destinés à la construction appareillée (c'est-à-dire non rupestre). Par exemple, à Hégra, les blocs servaient à chemiser les parois des puits creusés dans le sol ou à construire les soubassements des murs en brique crue de la ville.

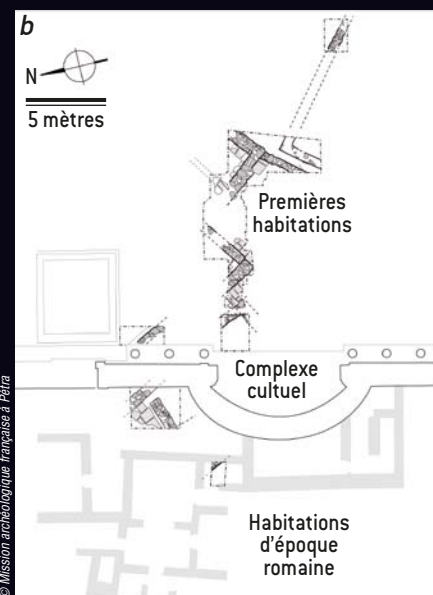
Grâce à ces techniques, les artisans nabatéens pouvaient se passer d'échafaudages puisque le sol de la carrière obtenue au cours de chaque tranche de descente servait de plate-forme de travail et était toujours accessible, moyennant un peu d'escalade. Lorsque cette plate-forme était vraiment haute au-dessus du sol, une petite palissade, dont les poteaux étaient plantés dans des trous, prévenait les chutes.



INACHEVÉ, le tombeau IG 101, à Hégra, fournit des indices sur la méthode de taille des artisans nabatéens. La moulure centrale a été taillée à l'aide de pics tel celui ci-dessus, découvert à Pétra par Jean-Claude Bessac.

© Laïla Nehmé

SOUS LE DALLAGE DU TÉMÉNOS, l'enceinte sacrée du sanctuaire du Qasr al-Bint, à Pétra, apparaissent les vestiges des premiers quartiers d'habitation de la ville, antérieurs à l'aménagement du complexe cultuel (a) et alignés sur un axe urbain très différent (b). Ces niveaux anciens remonteraient au IV^e-III^e siècle avant notre ère. Derrière le sanctuaire et les vestiges de son téménos, on distingue, en hauteur, le tombeau inachevé où fut retrouvé l'unique outil de construction nabatéen, un pic en fer (c, flèche).



Du š nabatéen au s arabe

L'écriture nabatéenne, alphabétique et surtout constituée de consonnes (comme l'arabe, elle ne note pas les voyelles brèves et seulement certaines voyelles longues), est très présente à Pétra et à Hégira. En étudiant l'évolution de la forme des lettres, Laïla Nehmé et ses collègues retracent l'histoire de son utilisation dans la péninsule Arabique.

À Hégira, l'écriture nabatéenne apparaît notamment, fine et élégante, dans les inscriptions gravées sur les façades de certains tombeaux (a). Il s'agit d'une trentaine de textes de nature juridique qui dressent la liste des personnes ayant le droit de se faire inhumer dans la chambre funéraire et mentionnent divers interdits.

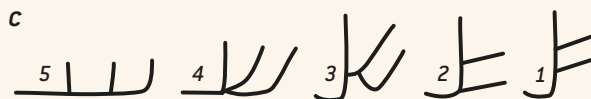
L'écriture très formelle de ces inscriptions, datées du I^{er} siècle, a été tour à tour qualifiée de calligraphique ou de classique.

En raison de son utilisation sur des matériaux souples, cependant, cette écriture s'est développée, est devenue plus cursive (les lettres formant les mots sont plus souvent attachées les unes aux autres) et s'assoit plus

franchement sur une ligne d'écriture, comme sur le texte b, qui provient d'Umm Jadhâidh, un site au nord-ouest de Hégira.

Surtout, cette écriture continue d'être utilisée bien après 106, qui marque la fin du royaume nabatéen indépendant. On la trouve dans des régions qui en faisaient auparavant partie, notamment au sud. La raison est simple : dans ces régions, le nabatéen était alors la seule écriture de prestige, héritière d'une longue tradition scripturale, qui plus est attachée au souvenir d'un royaume indépendant et prospère. Elle s'opposait en cela aux écritures utilisées

par les nomades, moins prestigieuses et encore moins adaptées que le nabatéen à l'écriture de textes destinés à être lus (elles ne notaient même pas les voyelles longues). Cette écriture tend alors à remplacer, y compris dans les graffiti, l'écriture calligraphique, et on en retrouve de nombreux exemples dans le nord-ouest de la péninsule Arabique. Le dessin de la lettre š (ch), équivalent du s arabe, montre son évolution depuis la lettre nabatéenne (c1) jusqu'à la lettre arabe (c5). Des inscriptions des III^e, IV^e et V^e siècles témoignent des différentes étapes de cette évolution.



AU TOURNANT DE L'ÈRE CHRÉTIENNE, la lettre š nabatéenne (rectangles) était verticale et anguleuse (a et c 1), puis elle s'est rapprochée du s arabe (b et c 2 à 5). En b, on la retrouve deux fois dans le mot šlm, formule de salutation équivalente à l'arabe salâm.